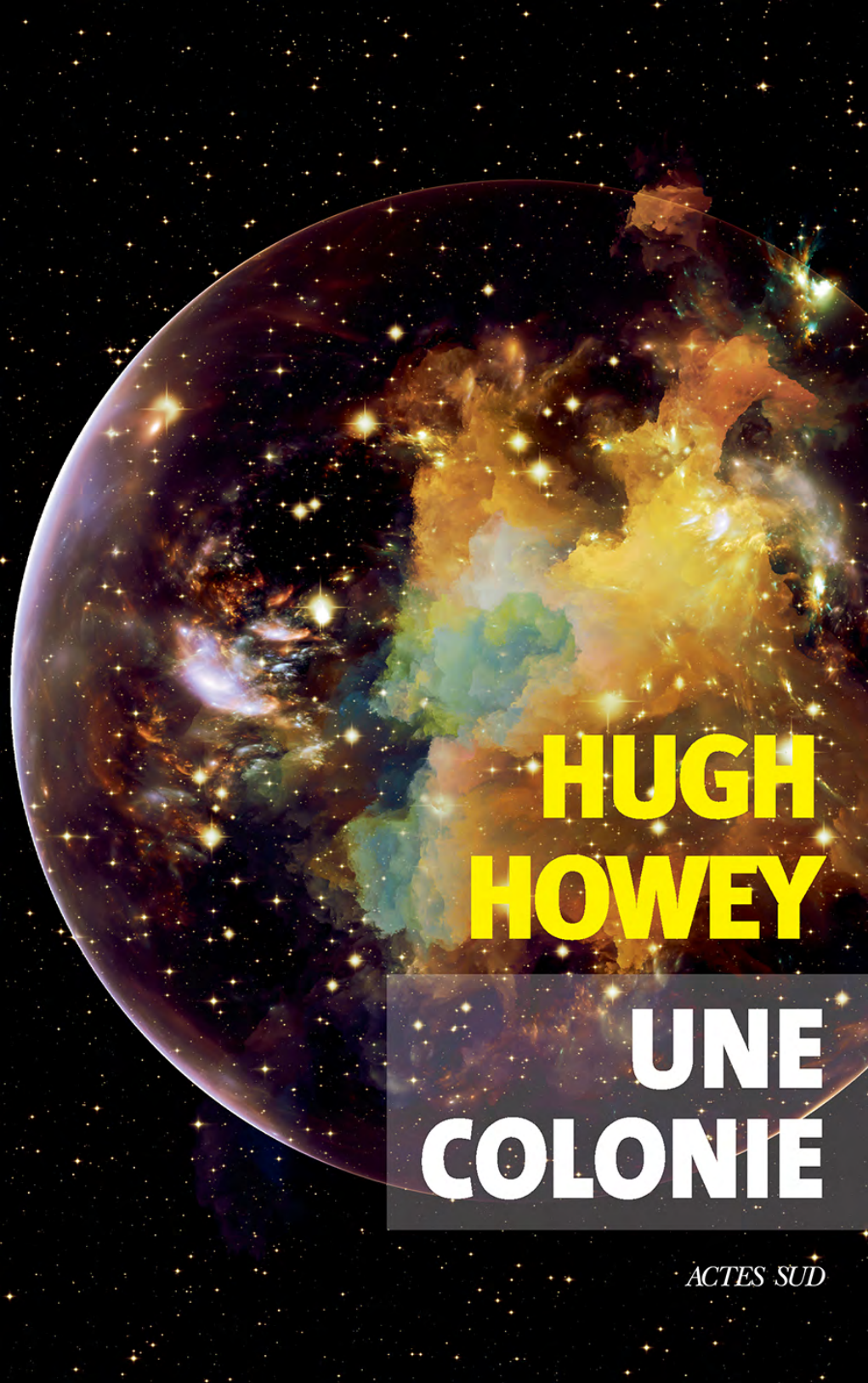


HUGH HOWEY

UNE COLONIE

ACTES SUD

DU MÊME AUTEUR

SILO, Actes Sud, 2013 ; Babel nº 1283.
SILO ORIGINES, Actes Sud, 2014 ; Babel nº 1352.
SILO GÉNÉRATIONS, Actes Sud, 2014 ; Babel nº 1391.
PHARE 23, Actes Sud, 2016 ; Babel nº 1519.
OUTRESABLE, Actes Sud, 2019.

La série *SILO* a également été réunie en un seul volume paru en 2017.

Titre original :
Half Way Home
Éditeur original :
A John Joseph Adam Book / Mariner Books /
Houghton Mifflin Harcourt, Boston / New York
© Hugh Howey, 2019

Illustration de couverture : © Depositphotos, 2020

© ACTES SUD, 2020
pour la traduction française
ISBN 978-2-330-14092-2

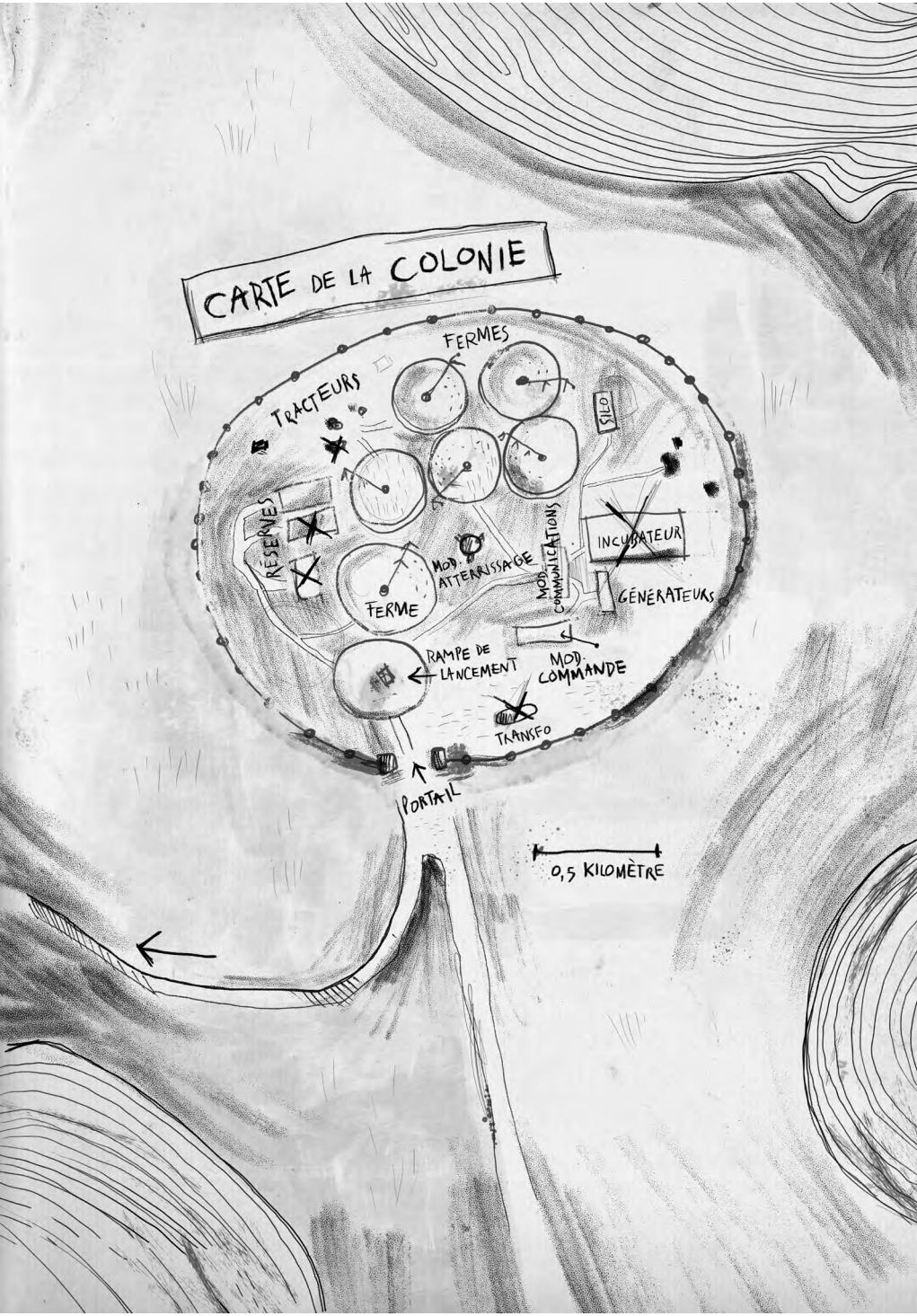
HUGH HOWEY

Une colonie

roman traduit de l'anglais (États-Unis)
par Aurélie Tronchet

ACTES SUD

À Carr Murrill.


CARTE DE LA COLONIE
FERMES
TRACTEURS
SILO
RÉSERVES
INCUBATEUR
MOD. ATTERRISSAGE
MOD. COMMUNICATIONS
FERME
GÉNÉRATEURS
RAMPE DE LANCEMENT
MOD. COMMANDE
TRANSFO
PORTAIL
0,5 KILOMÈTRE



0

CE QUI AURAIT DÛ SE PASSER

J'étais un blastocyste, autrefois. Un simple magma de cellules accrochées les unes aux autres. Un œuf fécondé. Bien sûr, on a tous connu ce stade à un moment de notre vie, mais j'y ai excellé comme vous n'avez pu le faire. J'ai passé plus de temps dans cette condition qu'en tant que personne.

Des centaines d'années de plus, en réalité.

J'aime encore m'imaginer ainsi : une forme sans forme, frémissante, mûre et pleine de potentiel. Je préserve cette image dans ma tête et c'est comme si je n'étais pas encore né, comme si nous pouvions laisser les choses se dérouler encore une fois et atteindre une destination différente. Ça mènerait peut-être à un nouveau moi, plus complet.

Mais répéter le passé, c'est aussi impossible que voyager plus vite que la lumière et envisager l'arrêt temporaire des fonctions vitales – ça relève de l'imagination. Ce sont des idées merveilleuses, mais aucune d'elles n'appartient au champ des possibles. D'après ce qu'on en sait, en tout cas.

D'où ces œufs frémissants de potentiel, mes camarades colons et moi-même.

Quelle meilleure façon pour ensemencer les étoiles du cadeau de l'humanité ? Imaginez sinon les vaisseaux des

colons : ils seraient de la taille de petites lunes, bourrés à craquer d'humains en vie, mangeant, respirant et défé-quant. De telles arches ne seraient pas pratiques, même si ces colons étaient capables de survivre à la démence inhérente au voyage interstellaire, aux centaines d'années d'ennui, de reproduction et de luttes intestines se manifestant le temps du lent cheminement vers un rocher lointain. Et qu'arriverait-il si ce rocher se révélait inhabitable ?

Évidemment, un système grâce auquel des blastocystes comme moi sont lancés dans l'espace en compagnie d'une poignée de machines pour les élever est bien plus judicieux. Surtout quand on considère un taux d'échec de colonisation d'environ cinquante pour cent. Chaque vaisseau de colonisation qui atterrit n'est rien de plus qu'une pièce lancée en l'air, scintillant dans l'espace, le mot "viable" imprimé sur un flanc, "non viable" tamponné sur l'autre.

Le jeu – *votre* jeu – consiste à voir où cette pièce atterrit.

Quand on sait que chaque vaisseau coûte neuf cents milliards, on peut se demander pour quelles raisons une nation prendrait de tels risques. Alors j'imagine ce que la possession d'une planète entière représenterait pour un simple pays : toutes ces ressources, cette précieuse terre habitable, un tremplin pour étendre encore plus loin son territoire. Ce serait comme une île acquérant un continent. De plus, si vous ne le faites pas, quelqu'un d'autre le fera, non ? Ce qui veut dire que vous *devez* le faire.

Les compensations peuvent être énormes. Un seul brevet sur une séquence génétique extraterrestre utile pourrait financer plusieurs autres colonies – et bien que l'entreprise soit un immense pari, c'en est une dont le potentiel peut se révéler *extrêmement* lucratif. Pour les pays les plus riches, voilà une façon supplémentaire de

préserver leur richesse. Comme une machine à sous distribuant un jackpot tous les deux jetons.

C'est ce que "viable" signifie : une planète offrant plus de compensation que de risque. *Un jackpot*. Pas pour les aspirants colons, bien sûr, mais certainement pour le pays qui les a envoyés. Je parie que tout ça implique des formules bien trop complexes pour que quelqu'un comme moi les comprenne. Étant donné la profession que vous m'avez choisie, j'ai bien plus de chances de saisir les caprices du cerveau humain. Mais je peux imaginer que l'atmosphère de notre nouvelle destination doit indiquer telles et telles parties par million. La masse de la planète envisagée doit sans doute répondre à certains paramètres. Et de toute évidence, elle ne peut être peuplée de hordes de prédateurs impossibles à maîtriser.

Il existe des millions de variables, j'en suis certain mais, par quelque concours de circonstances, la moitié des planètes cochent toutes les cases – la moitié d'entre elles se révèlent viables et, nous, petits blastocystes, sommes en conséquence récompensés par un détonateur chimique, un simple mélange qui enclenche la reprise de notre division cellulaire comme si nous nous trouvions dans le ventre de notre mère.

Puis, nourris par le biais du même liquide amniotique que nous respirons, nous sommes lentement transformés en bébés potelés, en enfants obéissants, puis finalement en adultes complètement formés. Pendant tout ce temps, les programmes de formation que vous avez rédigés nous enseignent ce qu'il nous faut savoir. Pour moi, ce serait apprendre à répondre aux besoins psychologiques de mes camarades colons – en gros, garder les pièces de chair de vos moteurs bien huilées, réassembler les engrenages qui cassent.

Le processus de croissance prend normalement trente ans. Trois décennies passées dans des cuves nous procurant une alimentation parfaite, nos muscles stimulés électriquement pour devenir forts. Et une fois que nous émergeons, les cinq cents que nous sommes, chacun de nous spécialiste dans son domaine, nous devons entamer la tâche ardue de conquérir notre nouveau monde. Nous serons la première génération des centaines peut-être nécessaires pour mettre une planète entière à genoux, pour en extraire les ressources, pour en dévoiler les secrets, et pour rentrer dans les frais de lancement engagés pour nous, et bien plus encore, par quelque vieille nation sur quelque vieux rocher lointain.

Pendant ce temps, nous économiserons pour une nouvelle vague d'expansion. Le pouce rejeté en arrière, nous serons prêts à lancer une nouvelle pièce dans l'espace.

Durant ces trente années de gestation, notre vaisseau colonisateur s'activera à préparer notre nouveau chez-nous. À notre réveil, nous découvrirons que l'appareil s'est agrandi et s'est divisé. Des tracteurs ayant voyagé des milliards de miles démarreront et se mettront à labourer la terre, la préparer à nos besoins. Des machines d'extraction minière tireront des tonnes de minerai de la croûte de la planète afin d'alimenter les machines de fonderie qui, à leur tour, transformeront ces minerais en alliage afin que les machines d'usinage puissent fabriquer, eh bien… de nouvelles machines.

Certains d'entre nous s'interrogeront probablement sur notre utilité. Mais nous ferons ce pour quoi nous avons été formés – peut-être même nous satisferons-nous de ne pas savoir ni même de désirer quoi que ce soit d'autre. Il se peut qu'un jour, tout comme vous, nous ayons véritablement soif de nous étendre et de conquérir de nouveaux mondes, parce que le véritable butin

dépassera la valeur des informations que nous vous transmettrons par satellite. Il éclipsera même la valeur des cargaisons de minerai, transportées par les vaisseaux de marchandises aux allures de paresseux.

Non, le véritable attrait de cette sale procédure, c'est l'immortalité. L'allégeance aux gènes communs et aux frontières imaginaires s'étirant aisément à travers les années-lumière. La satisfaction de savoir que vos enfants sont là-bas, qu'ils survivent à l'étoile réchauffant la planète sur laquelle ils ont été conçus, que vos petits-enfants survivront à *cette* nouvelle étoile, et ainsi de suite.

Tant de richesses et d'immortalité, rien qu'en lançant une pièce en l'air.

Bien sûr, c'est ce qui *aurait dû* se passer. Il reste l'autre moitié des colonies, celles dont le sort est vite réglé. Dans ces colonies, l'IA mastique ces formules complexes, et les résultats font défaut – qui sait pour quelle raison et pour quel écart. Toxicité atmosphérique, gravité écrasante, orbites imparfaites et changements saisonniers erratiques, fréquents impacteurs d'extinction… n'importe lequel de ces éléments signe la mort d'une colonie, et aucun de ces paramètres ne peut être déduit avec fiabilité à des centaines d'années-lumière de distance. Vos spectrographes stellaires et leurs tables actuarielles ne peuvent au mieux que formuler des hypothèses et pointer dans un sens ou dans l'autre, mais ça reste un jeu de hasard.

Non viable. C'est ce que l'IA estimera. Et au lieu du déclencheur moléculaire provoquant ma division cellulaire, les machines produiront des munitions chimiques qui me liquéfieront ainsi que mes camarades colons. Un ingénieur a réellement baptisé cette procédure, "Séquence avortement". Cinq cents humains potentiels détruits dans un bain acide, la colonie entière incendiée

et réduite en scories, suivi d'explosions nucléaires afin de s'assurer que pas même les cendres n'y survivent.

On pourrait penser que cet ingénieur avait un bien piètre sens de l'humour – et, étant l'un de ces blastocystes presque avortés, j'ai moi-même été un brin écœuré. Même en connaissant l'étymologie du terme, j'identifie bien là une de ces cruelles coïncidences qui ponctuent l'existence humaine. À l'origine utilisé pour décrire l'interruption d'une grossesse non désirée, puis récupéré par l'industrie aéronautique pour qualifier tout essai annulé, ce mot a étrangement retrouvé son usage initial grâce à la cruauté de la colonisation planétaire.

Pourquoi la séquence avortement ? pourrait-on se demander. Pourquoi réduire à l'état de lave un tel investissement financier avant de déclencher des bombes thermonucléaires ? Après avoir longuement réfléchi, nous avons compris que le savoir avait gagné en valeur, et que, dans la guerre opposant les nations dans la domination de tant de nouveaux territoires, les idées s'étaient transformées en une nouvelle monnaie, identifiable par tous et immédiatement transmissible. Les droits de propriété intellectuelle font dorénavant office d'or éphémère, sans poids et invisible, des objets anciens inestimables qu'on peut glisser dans les replis d'un cerveau et faire passer clandestinement n'importe où, indétectables. Ces pépites peuvent être ensuite échangées contre de réelles richesses par des personnes rouées, ou bien propagées telle une maladie par ceux qui ne savent pas tenir leur langue.

Des données. Nos données. L'information et les brevets sont aujourd'hui vénérés par tous.

De toutes les données, il n'en existe peut-être aucune d'aussi protégée que l'IA de notre colonie qui est, au même titre que nous, un clone de nos ancêtres. D'où les munitions chimiques, les systèmes à incendie et les

bombes nucléaires qui nous ont accompagnés dans le lent voyage à travers les siècles – tout ça est peu coûteux à transporter et assez sympa pour ne pas chier, respirer et se reproduire.

Voilà quels sont les calculs. *Vos* calculs. Viable ou à avorter. Une pièce jetée en l'air. Marche ou arrêt. Un ou zéro. Une dichotomie que les ingénieurs et les scientifiques adorent. Le facteur décisif qui, dans leurs recherches intellectuelles, leur octroie la capacité à tailler dans les données dans le but d'atteindre la *vérité*.

Pour moi qui suis psychologue, membre des sciences "humaines", ce type de rationalité nette me remplit de jalousie. Même les physiciens quantiques possèdent leur concept de réduction du paquet d'ondes ; ils transforment tout ce flou en chiffres aussi précis et tangibles que n'importe quel autre domaine rationnel de recherche.

Le problème, cependant, c'est que le choix n'est pas vraiment dichotomique. Mais vous ne le saviez pas, n'est-ce pas ? Vous n'avez pas envisagé une troisième possibilité, tellement imprévisible que vous étiez incapables de l'imaginer. En laissant le choix de la viabilité ou de la non-viabilité à une intelligence artificielle – une conscience conçue pour modéliser notre propre pensée –, vos ingénieurs ont créé un problème qui relève de *mon* champ de compétence en qualité de psychologue.

Quelque chose d'humain.

Deux options, viable et non viable, toutes deux soigneusement planifiées. Sauf qu'à force de jouer à pile ou face, à force de lancer des pièces en l'air, *quelque chose d'autre* peut se produire, une sorte de miracle, pourtant statistiquement inévitable. À force d'envoyer des milliers, des dizaines de milliers, des centaines de milliers de vaisseaux colons – chacun d'eux une pièce tournoyant dans l'air –, l'un d'entre eux finira par vous surprendre.

L'une de ces pièces finira par atterrir sur la tranche et par rester là, en équilibre chancelant, pleine d'un horrible et impressionnant potentiel. Ce ne sera ni pile ni face, mais autre chose.

Ce qui suit est le récit d'une de ces rares pièces.

C'est l'histoire de l'endroit où je vis.

PREMIÈRE PARTIE

SORTIR DE LA CUVE



1

SÉQUENCE AVORTEMENT

Quand j'ai ouvert les yeux pour la première fois, j'avais quinze ans. Quinze. Pas encore vraiment un adulte – à mi-chemin entre un enfant et un homme. Avant cet instant, tout ce que j'avais appris provenait de visions directement implantées dans mon cerveau. J'avais été gavé de leçons virtuelles et d'expériences de vie pendant que mon corps grandissait à l'intérieur d'une cuve.

Les programmes de formation avec lesquels j'avais grandi étaient une sorte de papillonnage routinier, sans ordre précis et irréguliers. C'était souvent juste moi et l'IA de la colonie sous diverses apparences, parfois peut-être quelques élèves virtuels faisant office d'exemples ou pour m'empêcher de devenir fou. Je me promenais dans les bois en écoutant une conférence de Colony et, la minute suivante, j'animais une consultation de thérapie entre deux colons virtuels qui ne s'entendaient pas. Ces bousculades de ma conscience me paraissaient absolument normales. Je n'avais jamais rien connu d'autre.

Puis je me suis réveillé. J'ai vu le monde réel, solide et inébranlable, et il était bien moins cohérent.

J'ai ouvert les yeux dans une colonne carrée de verre. La première chose que j'ai remarquée, c'était une fille en train de se réveiller dans la grande cuve voisine de la mienne. Nos corps nus dégoulinaient d'un liquide

amniotique épais dont le niveau baissait dans un gargouillis de canalisation à mes pieds. Des bulles remontaient en flottant à la surface de la bonde où elles éclataient. J'ai vomi deux poumons pleins d'une substance gluante bleutée, j'avais des haut-le-cœur, je crachais, toussais – mon corps, qui savait naturellement ce qu'il fallait faire, s'est mis à respirer pour la première fois. J'ai frémi, le souffle sonore, l'air autour de moi était froid mais il me brûlait les poumons, m'embrasant et me frigorifiant à la fois.

Mes yeux me piquaient, je les ai essuyés ; mes sens étaient submergés et confus. On venait juste de m'enseigner la thérapie régressive et voilà que je me retrouvais, nu – mais pas seul –, dans un endroit étrange. L'inversion ironique des rêves qu'on m'avait appris à interpréter m'échappait : se réveiller en public sans vêtements.

La fille dans la cuve voisine s'est effondrée, l'épaule aplatie contre le verre, tendant le cou alors qu'elle toussait et s'essuyait les yeux. Nous venions tous les deux au monde dans les spasmes et avec l'élégance du supplicié mis à mort.

Un côté de ma cuve s'est ouvert en glissant et une cacophonie a assailli mes oreilles vierges. Comme pour la vue, j'avais "entendu" pendant quinze ans, mais uniquement par stimulation directe des centres auditifs de mon cerveau. Et jamais avec une telle violence physique, intime, acoustique. Du bruit qui presse la chair. Du bruit comme un autre cœur qui bat. Du bruit qu'on peut sentir jusque dans ses os.

Des cris. Des gens qui hurlent. Le crépitement des… flammes ? Derrière tout ce vacarme, une voix étrangement sereine appelait de partout : *"Restez calmes. Dirigez-vous vers la sortie."*

Mais rien dans la situation n'était calme. Et il n'y avait aucune sortie visible.

Si je n'avais pas eu les jambes vacillantes, j'aurais pensé à un exercice d'urgence. Dans tous mes modules de formation, cependant, mon corps avait su comment trouver l'équilibre. Ce n'était plus le cas. Même si mes jambes avaient été stimulées artificiellement pour rester fortes, je peinais à les contrôler.

M'agrippant au bord de l'ouverture de ma cuve, j'ai franchi le montant pour rejoindre le flot serré des autres colons, nus et désorientés. Entassés dans l'étroit passage entre les chambres vides, nous étions comme des animaux progressant sur une rampe vers l'abattoir. Des corps glissants entraient en contact avec le mien, submergeant davantage mes sens d'une étrange nouveauté.

Au loin, quelqu'un a hurlé "Au feu !" et l'espace déjà compact s'est transformé en une horrible cohue de folie humaine, de coudes, de genoux et de coups. Des inconnus braillaient à pleins poumons. Nous étions alors une masse tremblante de peur et de confusion. Les corps, pareils à des cellules, formaient un nouveau blastocyste au potentiel terrible.

J'ai essayé de garder la fille près de moi. Nous nous accrochions l'un à l'autre, tels des poussins se ruant pour se blottir contre la première chose que nous avions vue après l'éclosion. Autour de nous, la colonne de chair piégée entre les cuves s'écoulait lentement dans une seule direction. J'ai eu l'intuition qu'il fallait aller dans le sens *opposé*, vers la lumière vive vacillante au-delà de la foule qui s'empressait.

La moitié d'entre nous paraissait œuvrer contre le reste, les uns annulant les autres dans une démonstration macabre du mouvement brownien. Ce n'est que lorsque les tourbillons de fumée épaisse se sont rapprochés que

ceux qui poussaient vers la lumière ont reconnu que c'était là le danger que nous étions censés éviter.

Une vibration de panique a parcouru la foule en désordre, passant de peau à peau telle une étincelle, tandis que les cris de ceux qui brûlaient vifs nous parvenaient, précédant l'épouvantable puanteur. J'ai dû lâcher la fille quand quelqu'un a forcé le passage entre nous. Son visage a disparu – puis sa main tendue. La bousculade m'a emporté vers une issue invisible.

J'ai parcouru le passage étroit en sens inverse ; jetant des regards derrière moi à la recherche de la fille, j'ai vu la lueur des flammes s'aviver, se reflétant sur les murs de verre mouillé de chaque côté. Tandis que la foule m'emportait vers un endroit sûr, une partie de mon esprit s'est mise à penser à la thérapie dont les survivants allaient avoir besoin : l'accompagnement du deuil, les séances de groupe, pour traiter l'extrême probabilité d'un grave état de stress post-traumatique.

J'ai franchi la sortie en tombant à la renverse – dans la boue piétinée et la nuit pluvieuse. Frissonnant, j'ai progressé petit à petit dans un enchevêtrement de corps sales qui fuyaient. Et au milieu de la panique, je me suis surpris à réfléchir à mes années de formation, à ce qu'on attendait de moi, à ce que j'allais devoir faire pour arranger la situation.

Mon boulot est d'aider les gens à guérir de tragédies, j'ai pensé.

Mais où étaient ceux dont le boulot était d'*éviter* ces tragédies ?

Nous étions assaillis par l'air glacé de la nuit et de la pluie, et les flammes qui les défiaient, s'élevant tout autour de nous, paraissaient magiques. Des feux chimiques

semblaient se renforcer en léchant le froid et l'humide. Ils devenaient plus féroces et plus terrifiants.

Les derniers survivants sortaient en titubant dans la boue. Ils nous dépassaient en nous éclaboussant, chancelants, les bras ouverts pour garder l'équilibre et les yeux écarquillés par le choc. Derrière, les cris de ceux qui ne nous rejoindraient jamais résonnaient dans le module des cuves. Ils appelaient à l'aide, mais nous étions trop occupés à essayer d'assimiler notre nouvelle existence pour prendre le risque de sauver la leur.

J'avais l'impression que très peu d'entre nous étaient parvenus à sortir. Cinquante tout au plus – et tous des gamins, évidemment. Nus, couverts de boue, nous faisions l'expérience de la respiration en toussant. Alors que la plupart s'efforçaient de s'éloigner du module, je me suis mis à ramper vers lui, me faufilant dans le flot des colons fuyant dans la direction opposée. J'ai cherché dans la foule qui me dépassait, guettant le visage de ma voisine de cuve, j'avais besoin de trouver un élément familier dans cette nouvelle existence.

Elle était blottie près de la sortie, frissonnante et couverte de saleté. Nos regards se sont croisés. Ses yeux écarquillés et blancs étaient de petits globes de perplexité. À leur surface, le film de larmes protectrices étincelait tout en captant puis libérant la lueur des flammes.

Sans un mot, nous nous sommes effondrés en nous agrippant, le menton posé sur l'épaule de l'autre, nos corps tremblant de froid et de peur.

"Le module de commande !" a crié quelqu'un.

On a entendu des pieds claquer dans la boue quand des camarades colons se sont précipités pour sauver la chose mourante qui nous avait donné la vie. La fille s'est écartée de moi pour les regarder s'éloigner, puis elle s'est tournée et a suivi mon regard dirigé vers l'allée des cuves

et le brasier grandissant au-delà. Les hurlements dans les flammes s'étaient changés en grognements d'agonie. Des centaines mouraient ou étaient déjà morts.

"On ne peut pas les sauver", elle a dit d'une voix rendue rauque par la toux et le fait de n'avoir pas servi. Me tournant vers elle, j'ai regardé son cou délicat se contracter alors qu'elle se forçait à déglutir. Sous les éclaboussures de boue, une boule a remonté sa gorge comme à dessein avant de redescendre. "Il faut qu'on sauve Colony", elle a murmuré.

J'ai acquiescé, mais mon attention était de nouveau attirée par les flammes. Une forme sombre se déplaçait dans le feu, agitant les bras, la silhouette à la chair dégoulinante pareille à une chose se débarrassant de son ombre. Un mur de verre a explosé sous la chaleur, et la fumée a rapidement englouti la forme. On n'a plus entendu alors que des gémissements poussés par un nouveau-né proche de l'âge adulte qui n'aurait plus jamais l'occasion d'émettre autre chose que ces quelques sons.

La fille s'est levée. Je me suis tourné vers elle en même temps que je me détournais de celui qui mourait. Les grosses gouttes de pluie qui frappaient la boue maculant la poitrine de la fille révélaient des taches de chair rose. Elle m'a aidé à me relever et m'a tiré, chancelant, loin des cuves. Nous tenant maladroitement l'un à l'autre, quatre jambes se révélant plus stables que deux, nous nous sommes joints à ceux qui couraient.

Qui couraient pour survivre.

2

LE MODULE DE COMMANDE

Nous sommes arrivés trop tard pour aider le module de commande. Après avoir pataugé sous la pluie pour porter secours à la petite structure, on a découvert qu'elle s'était déjà débrouillée toute seule. De gros tracteurs de construction, les godets dégoulinant des restes boueux du sauvetage, se tenaient en équilibre au-dessus d'elle. Des volutes d'agent extincteur s'élevaient dans la nuit humide depuis une seule petite porte. Ces deux stratégies pour combattre le feu créaient l'illusion que le module était l'un d'entre nous : enduit de boue, la respiration visiblement laborieuse, manifestant les mêmes signes d'un instinct de survie désespéré.

Un camarade colon s'est arrêté à côté de moi. Se penchant en avant, les mains appuyées sur les genoux, il a secoué la tête. Sa peau était plus foncée que la mienne, et il devait faire une tête de plus que moi.

"Et nous ?" il a demandé.

Le corps du garçon grouillait de muscles volumineux. Une chose m'est revenue de mes premières formations : nous avons tous été conçus différents afin que la colonie soit plus forte. Mais en le regardant, je me suis demandé pourquoi la colonie n'avait pas fait en sorte que nous lui ressemblions tous. Je me sentais pâle et petit en comparaison.

Posant une main sur son dos, je me suis également penché. Il ne respirait pas fort, il s'appuyait simplement sur ses genoux comme alourdi par la gravité de la situation.

Quelques colons sont passés en courant pour se regrouper près du module de commande en attendant que la fumée se dissipe. La fille – ma voisine de naissance – est tombée à genoux près de moi en fixant ses paumes.

"Tu es blessée ?" j'ai demandé. Ma voix paraissait râpeuse et étrangère à mes propres oreilles, c'était la première fois que je l'utilisais en dehors de mes rêves.

Elle a secoué la tête. Ses cheveux, dont la cuve avait pris soin pendant de nombreuses années, étaient désormais emmêlés en caillots de boue dégoulinant de pluie.

"Que s'est-il passé ? elle a demandé.

— La foudre", a murmuré le garçon près de moi. Inclinant la tête sur le côté, il a levé les yeux vers la pluie, comme s'il s'attendait à être foudroyé pour avoir porté cette accusation. Un ruisseau d'eau dévalait de son cou, creusant un sentier dans la boue. Il s'est tourné vers moi en s'assénant une claque sur le torse. "Je m'appelle Kelvin, il a dit. Je suis agriculteur."

J'ai pris ça comme une preuve que sa qualification légitimait sa théorie de la météo, plutôt que comme une façon de se présenter.

"Tarsi", a murmuré la fille à côté de moi. Elle a continué de fixer du regard ses mains en coupe. Des gouttes tombant de son visage éclaboussaient l'eau marron qui s'y était amassée. "Professeur, elle a ajouté après un silence.

— Et toi ?" a demandé Kelvin.

D'autres colons nous ont dépassés en courant, cherchant quoi faire ou un endroit où aller. Les cris et les hurlements avaient laissé place à des halètements ponctués de temps à autre par des toux rauques.

“Je m’appelle Porter.” Je me suis redressé en secouant la boue de mes mains avant d’aider la fille à se lever.

“Ce n’était pas la foudre”, elle a dit.

Son visage tourné vers nous s’est assombri au fur et à mesure que les flammes ravageant le module de commande étaient maîtrisées. “C’était une séquence avortement.” D’un mouvement du bras, elle a englobé le paysage de destruction tout autour de nous, et la dizaine de bâtiments métalliques en feu illuminant l’obscurité au-delà. “Il y a trop de modules qui brûlent pour qu’il s’agisse d’autre chose.” Tarsi nous a fait face. “C’est l’IA de la colonie qui a déclenché ça.

— Puis l’IA a changé d’avis ? a demandé Kelvin en secouant la tête. Pourquoi nous réveiller ?

— C’est ce qu’il nous faut découvrir”, a répondu Tarsi.

Elle est partie en direction du module de commande. Ses pieds nus projetaient des gerbes jumelles de boue, sa silhouette se fondait à celles de ceux qui traversaient les flaques en courant, ceux qui toussaient et soufflaient fort.

Kelvin et moi avons échangé un regard ; les stries de crasse sur son visage ne dissimulaient pas l’inquiétude que ses sourcils froncés exprimaient. Il a toussé une fois dans son poing avant de m’assener une claque sur l’épaule, puis il s’est lancé sous la pluie à la suite de Tarsi.

Je l’ai suivi. J’étais trop perdu pour faire autre chose, trop terrifié pour rester seul.

Quand Kelvin et moi avons atteint le module de commande, Tarsi discutait avec un couple près de la porte. Un garçon et une fille, blottis sous le léger surplomb de l’entrée, dos tournés à l’acier sombre éclaboussé de boue.

“Que se passe-t-il ?” leur a demandé Tarsi.